

« La maison cassée »

Solange Lévesque

Numéro 61, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27708ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lévesque, S. (1991). Compte rendu de [« La maison cassée »]. *Jeu*, (61), 133–136.

«la maison cassée»

Texte de Victor-Lévy Beaulieu. Mise en scène : Jean Salvy; scénographie et costumes : François Laplante; éclairages : Cathéri Barbeau; bande sonore et musique originale : Jocelyn Bérubé. Avec Gigi Boivin (Bérangère), Éric Cabana (Camille), Pauline Julien (Blanche) et Aubert Pallascio (Maxime). Production du Théâtre d'été de Trois-Pistoles, présentée du 3 juillet au 17 août 1991.

douleurs et espoirs

Victor-Lévy Beaulieu est mieux connu pour ses romans et téléromans que pour son théâtre; l'ampleur de son œuvre romanesque et la visibilité accordée, selon les lois du genre, aux téléromans qu'il a écrits ont peut-être un peu masqué l'importance du dramaturge qui en est, avec *la Maison cassée*, à sa onzième œuvre dramatique.

La Maison cassée a gagné le prix du meilleur texte créé à la scène pour la saison 1990-1991, décerné par l'Association québécoise des critiques de théâtre; un choix tout à fait justifié, compte tenu de la qualité et de l'importance de ce texte, qui était aussi en lice pour le prix du Gouverneur général, section théâtre francophone.

La pièce s'articule sur deux ruptures entremêlées : rupture d'une tradition du patrimoine familial, rupture entre un père et ses enfants. Maxime a toujours été cultivateur dans le bas du fleuve; le voilà maintenant trop âgé pour tenir sa ferme. Sa femme est morte il y a déjà longtemps, et ses espoirs de voir son fils prendre la relève sur la terre familiale ont été trahis; Camille s'est instruit, est devenu fonctionnaire et s'est établi à Montréal. Maxime a aussi une fille; elle a tenté de se faire religieuse, mais a dû quitter la commu-



nauté à laquelle elle ne pouvait s'adapter; depuis, sa vie s'étirole dans l'attente et la mélancolie. Maxime décide de «casser maison». À cette occasion, ses maigres possessions qui n'ont pas déjà été soldées seront vendues à l'encan par Blanche, une voisine qui accepte d'exécuter pour lui la tâche de diriger l'opération. Plutôt misanthrope, amer et surtout très déçu par le départ de ses enfants, qu'il considère s'être engagés dans des voies absurdes (son fils travaille au reboisement du bas du fleuve, alors que les hommes des générations précédentes se sont éreintés à défricher les terres pour les cultiver, et sa fille veut «faire une sœur» alors que plus personne ne s'intéresse aux communautés religieuses), Maxime porte sur ses épaules toute la

Gigi Boivin (Bérangère) et Aubert Pallascio (Maxime) dans *la Maison cassée*. Gigi Boivin, en Bérangère, «donnait à son personnage une remarquable intensité, faite d'un mélange de fragilité et d'opiniâtreté». Photo : Josée Lambert.

déception du pays. Plus la pièce avance, plus on prend conscience du contentieux chargé qui sépare le père de ses enfants; en effet, de lourds secrets pèsent sur cette famille, qui ont fini par brimer la liberté de chacun. Blanche, la voisine «encanteuse», aime Maxime depuis longtemps; elle tentera de resserrer les liens qui existent entre eux, sans jamais avoir trouvé leur expression concrète; elle travaillera aussi à restaurer ce qui s'est brisé entre Maxime et ses enfants. Mais Maxime est coriace, rébarbatif. Lors de la mort subite de la fille de Blanche à Montréal, Maxime décidera d'accompagner Blanche dans le pénible voyage qui sera son dernier, puisqu'elle suivra sa fille dans la mort. Ce voyage provoquera un changement d'attitude radical chez Maxime, et les dernières scènes de la pièce seront éclairées par un espoir.

On apprend peu à peu à la suite de quels événements se sont formés les nœuds qui entravent la circulation affective dans cette famille; Maxime n'a jamais pu s'affranchir du chagrin que lui a causé la disparition de sa femme; demeuré seul avec Camille et Bérangère, il les a élevés dans une austérité qui reflétait son désarroi. Un jour, alors que les enfants jouaient dans le foin, Camille a effleuré la joue de Bérangère avec un couteau; surprénant la scène, Maxime s'est alors précipité vers son fils pour lui enlever le couteau des mains, craignant que le garçon ne blesse sa sœur, mais il a trébuché et dans la mêlée qui a suivi sa chute, la lame a lacéré la joue de la jeune fille, la laissant balafrée à tout jamais.

Dans la mise en scène de Jean Salvy, et conformément aux directives de l'auteur, Maxime et Blanche évoluent au centre de la scène; devant l'austère façade de la maison de Maxime, ils font le bilan de leur vie respective; simultanément, on peut suivre, un peu en retrait côté jardin, Camille qui occupe son poste de fonctionnaire à Montréal; côté cour, on voit Bérangère, timide et mal aimée, évoluer dans son petit univers étriqué à l'autre bout de la ville de Montréal. Tous deux sont encore prisonniers des gangues de l'enfance; le départ tragique de la mère et la dureté et la rigidité inaltérables du père les ont laissés blessés. Camille exprime son mal dans la colère, tandis que Bérangère l'exprime dans son impuissance à

s'organiser et à prendre sa vie en mains. Le personnage de Bérangère est plus complexe qu'il n'y paraît au premier abord : cette jeune fille a choisi de se faire religieuse à une époque ou plus personne n'entre en communauté, mais n'a pas pu supporter cette vie, n'y trouvant pas ce qu'elle cherche, qu'elle a cherché probablement depuis sa naissance, sinon depuis la mort de sa mère : le regard de son père par lequel elle serait «reconnue», au sens le plus fort du terme : acceptée et nommée. Ce que le père, dans la déception de sa propre vie et le chagrin de son veuvage, ne peut faire, et d'autant moins depuis qu'il a involontairement marqué sa fille pour la vie avec son couteau, événement qui l'a rempli de culpabilité (et qui contient une métaphore explicite du désir incestueux). Ce regard salvateur, il ne le lui accordera qu'à la fin de la pièce, alors qu'il a tout perdu, même l'espoir, et qu'il songe à mettre fin à ses jours. Le moment où il accepte de regarder sa fille est l'un des plus touchants de la pièce, et son point culminant; c'est ce moment qui porte l'espoir, qui «ouvre» l'avenir de Bérangère, et qui laisse place à une métamorphose des relations entre le père et son fils.

Le triangle douloureux formé par le père et ses deux enfants finit donc par déboucher sur un espoir — et ce, pour la première fois peut-être chez Beaulieu — grâce à l'opiniâtreté et à la générosité d'une femme : Blanche. Pendant son voyage à Montréal, où elle est allée enterrer sa fille bien-aimée, elle est arrivée à toucher le cœur de Maxime qui avait accepté de l'accompagner; quelque chose va bouger en lui qui va enfin lui donner le courage de regarder sa fille directement, comme si son amertume et sa culpabilité s'étaient atténuées. Bérangère y puisera la permission d'être et de vivre telle qu'elle est.

Jean Salvy avait déjà mis en scène *Votre fille Peuplesse par inadvertance*, au printemps dernier, une mise en scène très remarquée¹. Son travail sur *la Maison cassée* épouse la sobriété et la solidité du texte de Beaulieu, un texte qui est écrit sur le mode le plus trompeur qui soit : sous la forme de dialogues d'apparence réaliste, on trouve une langue poétique, vraiment habitée, qui, en

1. Voir l'article de Lucie Robert dans *Jeu* 58, 1991.1, p. 196.

réunissant les plus belles expressions du terroir français, fait affleurer parfois l'imagerie onirique et surréaliste. À titre d'exemple, on pourrait citer ce passage :

Maxime — Quand ç'a trop vécu, c'est facile pour une maison de se fâcher et de se retourner contre son propre monde. C'est possible qu'il lui reste plus rien qu'à se casser tout à fait, pareil à du verre. Castor et toi, je pense que vous êtes venus de cette fâcherie-là, de tout ce que le passé a pas pu surmonter, et qui pouvait que faire venir le mal. La terre en est pas responsable parce que de la terre, à s'épuiser pas. C'est le sang qui pâlit. Rien que le sang. Je pense que Castor et toi, vous avez hérité de ce sang-là. Lui, il est venu au monde avec du sang de femme, il aimait s'habiller en fille et la maison telle qu'elle a toujours existé pouvait pas le

prendre. Toi, c'est du sang de la musique de ta mère dont t'es venue. Mais Cécile pouvait pas t'aider : la musique, c'était tout ce qu'elle avait. Moi, je comprenais pas : je vivais rien que la fâcherie de la maison. Et tôt ou tard, la fâcherie de la maison pouvait que blesser tout l'espace qu'il y avait autour. (p. 98)

Et cet autre passage :

Blanche — [...] Me voilà en train de médire parce que j'ai tout le corps enraginé, ce qui dépend pourtant de personne. Je suis si vieille, j'aurais jamais pensé qu'un jour, je pourrais devenir aussi vieille. Il y a juste quinze jours, j'aurais jamais pu me figurer ça, que la vie c'est rien que du petit fil et que ça tient pas à grand-chose. (*Elle s'arrête encore, comme pour reprendre son souffle.*) Je me suis jamais sentie aussi fatiguée. Je me suis jamais sentie aussi pesante. Comme de la terre noire dans les yeux. [...] (p. 92)

Salvy a donc écarté le réalisme, autant dans la scénographie que dans la direction des comédiens, qui jouent, eux aussi, à la frontière de la poésie dans leurs dialogues; les lieux et les époques sont simplement évoqués et toute l'énergie de la mise en scène va aux personnages; toute la place est laissée à l'évolution qu'ils connaissent du début à la fin de la pièce qui peut, évidemment, être interprétée comme une évocation métaphorique de la situation du Québec. En effet, le thème de l'abandon du legs ancestral, qu'il soit maison, langue, idéal ou culture, est un thème qui apparaît souvent dans le corpus dramatique québécois, on le sait bien, de manière plus ou moins repérable; mais on le retrouve rarement traité de manière aussi puissante et lucide que chez Beaulieu.

À ce moment de l'Histoire de la Belle Province, l'œuvre propose donc une métaphore brûlante de la situation du peuple du Québec qui, après avoir bradé ses meubles et son maigre héritage paysan, se laisse peu à peu imprégner par les valeurs matérielles du géant américain, s'engouffre dans un mouvement de consommation effrénée sous l'égide rassurant du mot «économie», et abandonne peu à peu sa langue pour adopter une langue-illusion qui a toutes les allures du «bon français», mais qui constitue en



«Le rôle de Blanche avait été confié à Pauline Julien, touchante jusqu'aux larmes dans la sincérité avec laquelle elle donnait vie à cette femme amoureuse...»
Éric Cabana (Camille) et Pauline Julien (Blanche).
Photo : José Lambert.

réalité un jargon ronflant qui n'est plus porteur de sens, tout en adoptant des apparences savantes et cultivées. Cela, tandis que le tissu rural (et social) de la province s'effrite de plus en plus. La conquête ne finit plus d'avoir lieu; cette cicatrice ineffaçable et mal guérie, Maxime la ressent dans sa chair et dans ses enfants, et il en est inconsolable, ce qui le rend incapable d'aimer Blanche, incapable de s'abandonner à l'amour parce qu'il est en peine d'amour de son pays. Et le pays, pour lui, c'était sa terre, l'espoir d'une relève, un héritage à livrer à ses enfants. Il avait investi toute sa personne dans ce projet. Face à cette déception qui engage toute sa vie, il songera au suicide. Mais à cause de Blanche, il ne le fera pas. La pièce se termine sur une phrase que Maxime tire des Saintes Écritures, et qui résume cruellement l'idée majeure derrière la pièce: «Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena?»

Salvy a dirigé les comédiens avec beaucoup de rigueur. Gigi Boivin, une comédienne peu connue à Montréal, interprétait Béragère; elle donnait à son personnage une remarquable intensité, faite d'un mélange de fragilité et d'opiniâtreté. Aubert Pallascio, en Maxime, montrait constamment la blessure vive dans sa dureté, sa colère et son inflexibilité; l'univers de

2. «Comment pourrions-nous chanter les chants du Seigneur sur cette terre étrangère?» Ce verset est extrait du Psaume 137, intitulé «Ballade de l'exilé», un poème poignant dont il faut reproduire ici le début, pour qu'apparaisse toute la force de son emploi par Victor-Lévy Beaulieu :

Au bord des fleuves de Babylone
nous étions assis et pleurons,
nous souvenant de Sion:
aux peupliers d'alentour
nous avions pendu nos harpes.

Et c'est là qu'ils nous demandèrent
nos geôliers, des cantiques,
nos ravisseurs, de la joie :
«Chantez-nous, disaient-ils,
un cantique de Sion.»

Comment chanterions-nous
un cantique de Yahvé
sur une terre étrangère?
[...]

(*La Sainte Bible*, traduite en français sous la direction de l'École Biblique de Jérusalem, Paris, Éditions du Cerf, 1955.)
L'auteur désire remercier l'abbé Marc Ouellet, du Grand Séminaire de Montréal, pour l'avoir aidée à situer le verset du Psaume.

Beaulieu lui est familier puisqu'il interprétait Gabriel, dans *l'Héritage*, le plus beau et le plus poétique téléroman jamais présenté à la télévision. Le rôle de Blanche avait été confié à Pauline Julien, touchante jusqu'aux larmes dans la sincérité avec laquelle elle donnait vie à cette femme amoureuse, perpétuellement tenue à la porte du cœur de Maxime et venant y cogner sans cesse, avec une générosité et une passion qui ne peuvent que gagner le nôtre. Quant à Camille, dit Castor, Salvy en avait confié le rôle à Éric Cabana. Ce comédien avait donné une interprétation remarquable du rôle périlleux de Michel Breton dans *Votre fille Peuplesse par inadvertance*. Cabana rend avec beaucoup de sincérité la révolte et l'exaspération de Camille dans sa quête de lui-même, dans son effort désespéré pour exister en dépit du désaveu de son père et de l'impression débilante de l'avoir déçu à tout jamais.

La Maison cassée a été créée à Trois-Pistoles, dans un nouveau théâtre d'été qui a connu l'affluence extraordinaire d'un public composé autant de gens de la région que de gens d'ailleurs, tout au long de la saison estivale. Il s'agissait là d'une production essentielle; si elle n'était pas reprise au moins à Montréal et à Québec, ce serait vraiment regrettable. Il faut que l'œuvre soit diffusée. Le texte a été publié par les Éditions Alain Stanké, qui a produit un ouvrage de grande qualité, bien illustré, dont la mise en page aérée et le format rendent la lecture très agréable. Mais il ne suffit pas à une œuvre dramatique de ce calibre qu'elle soit jouée quelques semaines ou lue; il est absolument nécessaire qu'elle soit vue, produite, offerte au plus grand nombre possible de spectateurs; ce qui ne veut pas dire qu'elle doit être donnée dans une très grande salle, qui en compromettrait, il me semble, le caractère intime et l'impact.

solange lévesque

